

Des leçons interminables

Jacques Chiffolleau (1971)

Au début des années soixante-dix, dans le Pavillon de Valois, assez délabré, où se trouvait l'École, à l'entrée du parc de Saint-Cloud, les leçons de Jean Louis Biget étaient le plus souvent interminables. Et même peut-être, pour certains *afficionados*, passionnantes parce que interminables. Elles commençaient tôt le matin et se terminaient tard le soir, *non-stop*. Biget était toujours dans une forme éblouissante malgré une nuit de train qui l'avait conduit, via Brive et Limoges, d'Albi jusqu'à nous. Après six ou sept heures, nous en sortions un peu groggy, même ceux qui avait un bon entraînement sportif (et jouaient parfois au rugby avec lui), ce qui n'était pas mon cas... Et quand il nous provoquait en nous demandant si nous étions fatigués et que, par bravade, nous répondions que non, il nous gardait alors une bonne heure de plus...

Nous trouvions dans ses leçons sans fin tout ce qu'il fallait pour aborder les dix siècles étranges que l'on appelle par commodité le Moyen Âge et que les khâgnes ignorent trop souvent : en général, les élèves arrivent en effet à l'École en sachant bien peu de choses sur cette longue période, même moins que leurs camarades simplement formés dans l'Université... Biget ne l'ignorait pas. Cela explique, pour une part, l'entraînement intensif et riche auquel il nous soumettait dès notre arrivée. Cet apprentissage accéléré se poursuivait d'ailleurs, inlassablement, lorsque nous étions en voyage d'études avec lui : j'ai le souvenir de très longues stations, interminables aussi, devant les fresques de Florence, les mosaïques de Venise, les monuments de Bourgogne ou du Midi français (dont "sa" cathédrale, celle d'Albi) où l'histoire de l'art croisait toujours l'histoire sociale, ce qui était pour beaucoup d'entre nous une découverte. Mais il fallait de l'endurance. Les conférenciers qu'il invitait à l'École pour compléter notre formation n'avaient évidemment pas son énergie ni son talent, ils étaient parfois très soporifiques et la comparaison avec lui était alors pour eux cruelle : je "séchais" donc aussi parfois leurs cours pour assister, loin de Saint-Cloud, aux séminaires plus excitants de Le Goff, Duby ou Foucault. Mais je ne manquais pas Biget. Et l'année de la préparation à l'agrégation, ses leçons copieuses et sûres, auxquelles nous nous étions désormais habitués, devenaient essentielles. Elles constituaient le bagage très abondant qui nous permettait de réussir le concours sans trop de peine, si toutefois nous consentions à jouer le jeu très convenu imposé par le jury. Ce n'était pas toujours le cas en ces années post soixante-huitardes contestataires... Nous regimbions parfois devant l'exercice rhétorique mais c'était aussi un peu de sa faute puisqu'il ne nous laissait rien ignorer des débats historiographiques dont s'accommodait mal la vulgate - si possible brillante, mais pas trop... une vulgate tout de même - que l'on nous demandait de défendre à l'écrit comme à l'oral, ce que faisaient seulement les bons élèves qui avaient une vocation de premier de promotion... Je m'en suis souvenu lorsque

Jean-Louis m'a demandé à deux reprises de me charger de ce cours d'agrégation à l'École quand le programme était dans mes cordes et que le CNRS lui avait donné un peu de temps pour retourner vers ses chers Albigeois. Sans pouvoir évidemment l'égaliser dans l'étendue des travaux qu'il mobilisait alors pour nous, sa capacité de synthèse inventive et stimulante et... sa puissance vocale qui interdisait à ses auditeurs tout relâchement dans la prise de notes.

La longue et riche leçon est en effet un trait majeur du style de Biget, mais aussi de sa conception de l'histoire, les deux étant évidemment liées. Suivant un plan précis et commode pour l'auditeur, elle consistait d'abord et surtout, au cours de ces nombreuses heures passées au dernier étage du Pavillon de Valois, à tresser un long récit, c'est à dire une façon de prendre en charge le temps, la durée, le changement, la complexité, de donner du sens, en croisant les sources, les questions, les angles d'attaque. Une forme d'engagement. Un récit *up to date*, certes, qui emportait avec lui toutes les questions vives que nous posaient alors les sciences sociales, le marxisme, l'anthropologie et l'actualité politique, avec les vives controverses qui en résultaient, mais un récit tout de même qui était assez éloigné du constat figurant, dans ces années-là, en quatrième de couverture d'une célèbre collection proclamant que vivions "l'éclatement de l'histoire" (selon Pierre Nora, au dos des volumes de la *Bibliothèque des histoires*, en 1971, l'année même où j'entrais à l'École). Les longues leçons de Biget, semblaient en effet résister à l'éclatement de l'histoire, sans rien nous cacher pourtant de l'opacité des sources, de la variété des interprétations possibles, des temporalités différentes et des déterminations trop simples. Elles n'étaient pas si rassurantes puisqu'elles nous faisaient entrevoir tout ce que nous ne savions pas, mais elles nous apparaissaient alors, et restent encore pour moi aujourd'hui, comme la forme même de l'histoire.

Ce qui donnait de la consistance à ces leçons et qui les différenciait des synthèses rhétoriques - dans quelques cas brillantes mais souvent superficielles - que l'on sert parfois aux agrégatifs (certains se croient malheureusement obligés de les répéter et de penser qu'elles sont l'alpha et l'oméga ou le meilleur de l'histoire... et n'en sortent plus jamais), c'est qu'elles reposaient aussi sur une vraie pratique de terrain, la longue familiarité avec les archives, les registres de l'Inquisition, les écrits pragmatiques des clercs et des laïcs du XIII^e et du XIV^e siècle, les images et les monuments d'Albi et du Sud-Ouest, dont témoigne la très abondante bibliographie de Biget³. Pour nous autres médiévistes, avec ses leçons régulières à Saint-Cloud, ses travaux forment aujourd'hui une œuvre essentielle, notamment pour l'histoire du Midi et de l'hérésie, comme on le voit bien dans le recueil de ses études récemment réunies par Julien Théry, toutes accrochées à des lectures inventives des sources⁴. On ne peut pas s'y tromper et les historiens que Jean-Louis a formés l'ont compris, chacun à sa manière, surtout peut-être ceux qui, comme moi, ont eu la chance d'être généreusement accueillis par Claudine et lui à Albi, sur son terrain précisément, et qui l'ont vu au travail⁵. Or, de cela, nous avons

³ On peut en avoir une idée à peu près complète en consultant le site de nos collègues allemands des *Regesta imperii*.: http://opac.regesta-imperii.de/lang_en/autoren.php?name=Biget%2C+Jean-Louis

⁴ Jean-Louis Biget, *Église, dissidences et société dans l'Occitanie médiévale*, études réunies par Julien Théry, Lyon-Avignon, CIHAM éditions, 2020 [Collection Monde médiévaux, 2].

⁵ On en trouvera un bon témoignage dans le volume *Religion et société urbaine au Moyen Âge, études offertes à Jean-Louis Biget par ses anciens élèves*, réunies par Patrick Boucheron et Jacques Chiffolleau, préface de Pierre

aussi, à Saint-Cloud, un très bon témoignage lorsque, la leçon terminée, nous dînions avec lui à la résidence de l'avenue Pozzo di Borgo et que nous parlions de nos premiers pas, souvent un peu flageolants, dans les archives ou bien, après dîner, lorsqu'il passait de thurne en thurne pour remonter le moral des troupes ou parler de nos recherches, en nous laissant toutefois nous débrouiller avec nos patrons respectifs de maîtrise ou de thèse.

Lors de plusieurs printemps, il nous avait aussi embauché pour participer à la fabrication de l'index d'un ouvrage dont il avait chaque année la responsabilité : les *Cahiers de Fanjeaux*. Par cette tâche modeste, assurée dans la bonne humeur et en buvant quelques bons coups - alors que nous étions réunis dans le petit appartement de Jean Durin, le caïman de russe qui l'hébergeait lors de ses séjours à Saint-Cloud - nous avons ainsi accès brusquement au travail de soute, aux règles contraignantes de l'érudition, au poids de l'historiographie ancienne, à la lecture critique (parfois très critique) de nos prédécesseurs, sans oublier les enjeux théoriques de tous les choix des auteurs que nous lisions et tentions d'indexer. Nous étions évidemment d'abord un peu interloqués de rencontrer un laïc comme lui, proche des communistes, travailler en bonne intelligence avec les révérends dominicains (il est vrai, à l'époque, plutôt "Vatican 2"...) qui organisaient chaque année, depuis 1966, les colloques de Fanjeaux sur l'histoire de l'Église et de l'hérésie dans le Midi. Nous étions surpris aussi de le voir se coltiner avec abnégation la préparation matérielle de la publication du *Cahier* qui résultait de chaque rencontre, ce qui n'était pas une sinécure. Mais cela nous faisait comprendre qu'il était difficile d'être médiéviste sans prendre en charge aussi d'une façon critique l'énorme héritage de l'érudition, souvent ecclésiastique, qui nous avait précédés. Que c'était même sans doute une condition indispensable pour esquisser une véritable histoire sociale de la religion, critique, elle aussi, à laquelle Biget nous initiait en accordant une attention spéciale au monde des villes (avec Yvon Thébert et Jean-Claude Hervé, n'avait-il pas fondé à Saint-Cloud le « Centre d'histoire urbaine » ?). Une façon de nous éloigner définitivement de la part néo-apologétique de toute l'histoire religieuse traditionnelle...

Ses propositions restent pour nous essentielles. Les médiévistes formés à Saint-Cloud savent ce qu'ils lui doivent, moi le premier. La leçon des leçons interminables de Biget en ces lieux anciens, où les traces de l'École disparaissent progressivement - au Pavillon de Valois comme avenue Pozzo di Borgo - il y a presque cinquante ans, comme celle de toute son œuvre écrite, reste vive pour moi. J'ai tenté souvent de la transmettre lors des séminaires que je faisais à Avignon, à Paris ou à Lyon - notamment, après des déménagements un peu traumatisants, dans l'institution héritière de celle qu'il avait si brillamment illustrée. Faute d'avoir su rendre mes récits aussi interminables que les siens, je ne suis pas certain toutefois d'y être vraiment parvenu...



Jacques Chiffolleau

ENS de Saint-Cloud (1971-1976) et EHESS. Agrégation 1974 ; doctorat dir. J. Le Goff en 1978, puis Ecole française de Rome (1978-1981). Maître de conférences (1981-1991) puis professeur en histoire médiévale à l'Université Lumière Lyon 2 (1991-1996), Institut universitaire de France (1991-1996) ; professeur à l'Université d'Avignon (1996-2001). Directeur d'études à l'EHESS (2001- 2019). co- fondateur du Centre interuniversitaire d'Histoire et d'Archéologie Médiévales (CIHAM- UMR5849) de Lyon-Avignon. Travaux sur l'histoire de la religion et de l'institution ecclésiastique, abordée presque toujours sous l'angle des échanges, de l'œconomia et des résistances à l'institution, mais aussi sur les constructions institutionnelles et normatives elles-mêmes : histoire des droits civil et canonique, de la justice et du contrôle social, de la procédure et des modes d'enquête (surtout en France et en Italie), de l'obéissance et la rébellion tentant d'articuler une archéologie de la souveraineté moderne avec une histoire de l'administration et de la gouvernementalité.

Bibliographie complète sur le site des [Regesta imperii](http://opac.regesta-imperii.de/)

lien : http://opac.regesta-imperii.de/lang_en/autoren.php?name=Chiffolleau%2C+Jacques